

(Bossen N.d.) and on bachelor men, or “bare branches” as a social problem in Asia China (Hudson and de Boer 2004).

One obvious omission in the book, however, is a discussion of the state family planning policy and its impact on families’ plans to have sons. The policy would have been in effect for nearly a decade, although perhaps not rigorously enforced at the time of Han’s research in 1990. The village demographic data show a drop in the number of children born in the 1980s compared to the previous decade and, surprisingly, show more daughters (30) than sons (25) in the 0 to 10 age group (p. 24). This makes it unlikely these villagers were practising female infanticide in the 1980s, although they were reported to have done so in the past. In a village with such a strong emphasis on patrilineal descent, one would expect some kind of collision with the family planning policy. It would have been interesting to know villagers’ responses to the policy, particularly those who had no son.

The chapter on Christianity and its revival in the community is also very interesting and one of the few anthropological studies apart from Lozada (2001) that discusses village Christianity. Christianity appeals to some villagers as it is more inclusive than the lineage. Examining religious conversion from a social and economic point of view, Han suggests that Christianity attracts people who are more marginal to the family and lineage structure, many of them women.

Taken as a whole, Han’s work makes a valuable contribution to anthropological research on rural China. Its story of continuity and change is supported by clear empirical data, qualitative and quantitative, on a range of important issues. Would that more Western anthropologists would make the effort to collect such useful data! Refreshingly free of Western academic jargon and posturing, this multi-angled story of village change reveals the working and reworking of power relations at different levels. Researchers will appreciate the thorough examination of the village over time, and will find the data useful for historical and regional comparison with other anthropological studies of Chinese villages and lineages such as those by Gao (1999), Ruf (1999) and Ku (2003). Her reconstruction of lineage records and residence patterns confirms the importance of examining kinship in village social organization.

As both social history and ethnography covering the late imperial, republican, revolutionary and reform periods, Han’s study documents not only the revival of the patrilineage, but also the local changes in land tenure, politics and policies, economic relations, marriage and affinal relations, gift exchanges and rituals and religion. Beyond this, her discussions of the changing economic role of women, the growing power of the bride’s side in marriage negotiations, the problem of finding brides for poor men, and the role of the women’s federation in tracking the fate of out-of-province wives provide stimulating material for comparative analysis.

There are three very useful appendices, one describing fieldwork, the second identifying the cast of characters, and the third with a glossary of Chinese *pinyin* terms in Chinese characters (but not in English). Unfortunately, the book lacks

an index to help locate information on particular topics. The English is clearly written, with a few minor editing errors. Because this book was published in Japan in English, it has not yet received the wider exposure in the West that it deserves. It will soon be published in Chinese and will become an important resource for the rapidly growing anthropology of China.

References

- Bossen, Laurel
N.d. In Press. *Village to Distant Village: The Opportunities and Risks of Long Distance Marriage Migration in Rural China*. *Journal of Contemporary China*.
- Buck, Pearl
2004 [1931]. *The Good Earth*. New York: Washington Square Press.
- Gao, Mobo
1999 *Gao Village: A Portrait of Rural Life in Modern China*. Honolulu: University of Hawaii Press.
- Hudson, Valerie M., and Andrea M. Den Boer
2004 *Bare Branches: The Security Implications of Asia’s Surplus Male Population*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Ku, Hok Bun
2003 *Moral Politics in a South Chinese Village: Responsibility, Reciprocity and Resistance*. Lanham, MD: Rowman & Littlefield.
- Lozada, Eriberto P, Jr.
2001 *God Aboveground: Catholic Church, Postsocialist State, and Transnational Processes in a Chinese Village*. Palo Alto, CA: Stanford University Press.
- Ruf, Gregory
1999 *Cadres and Kin: Making a Socialist Village in West China, 1921-1991*. Palo Alto, CA: Stanford University Press.

Éric Jolly, *Boire avec esprit. Bière de mil et société dogon*, Collection «Sociétés Africaines 18», Paris/Nanterre : Société d’ethnologie, 2004, 499 pages.

Recenseur : Jean-Claude Muller
Université de Montréal

Voici un livre d’une très grande richesse qui explore la totalité de ce qu’il faut savoir sur la bière de mil et ses significations profondes dans la célèbre société dogon du Mali. Dans ce livre de cinq cents pages, le lecteur découvre mille aspects insoupçonnés de la place que remplit la bière de mil dans toutes les niches de la vie sociale des Dogons, dans sa symbolique et son imaginaire. Bien que l’importance de la bière de mil et de sorgho dans les sociétés d’Afrique occidentale ait été abondamment notée par les observateurs, seuls quelques rares d’entre eux se sont penchés sur la question, et encore de manière assez peu exhaustive si on compare leurs écrits à ce monument qu’est l’ouvrage ici recensé.

Après avoir cité et rendu hommage à ces rares ethnologues précurseurs qui tentèrent de réhabiliter la consommation de la bière de mil, considérée jusqu’alors comme un frein au développement ou une monstruosité débilante, Éric Jolly

nous introduit dans l'univers dogon en citant ce que Marcel Griaule, Michel Leiris et Denise Paulme ont dit de la bière dogon depuis les années 1930, date de leurs premières recherches dans cette ethnie. Il nous raconte ensuite son itinéraire personnel : à 18 ans, en 1979, après avoir traversé le Sahara, il s'est retrouvé au pied des falaises dogons armé du *Guide du routard* (!) et du livre clé de Griaule, *Dieu d'eau*, pensant pouvoir recevoir des Dogons un enseignement philosophique et métaphysique. Il y reçut plutôt une calebasse de bière qui le rendit définitivement un adepte (*addict*) de cette région où il revint, cette fois comme ethnologue, entre 1984 et 2000. Il résida principalement dans le village de Konsogou-donu mais visita également les villages environnants. Comme les Dogons regroupent environ un demi-million de personnes et que l'on ne parle la plupart du temps que de Sangha, haut-lieu spirituel décrit par Griaule (et aujourd'hui destination touristique), l'auteur situe son village et sa région d'étude dans l'ensemble dogon, avec à la fois ce qui leur est commun et différent. C'est un excellent résumé de la structure sociale dogon et de son économie, suivi d'un précis de la fabrication de la bière de mil dans ses aspects techniques et temporels.

Le chapitre deux décrit qui sont les buveurs, qui a le droit de boire quand, comment et où. Ce panorama nous donne une image des buveurs et des buveuses, des frontières qu'il ne faut pas dépasser et qui font la différence entre le bon buveur et l'ivrogne. Tout un imaginaire stéréotypé au sujet des hommes et des femmes, des aînés, des hommes mûrs et des jeunes gens et jeunes filles est déployé, en comparaison avec le nôtre. S'il y a des points communs, les différences sont patentées. Ce chapitre offre aussi une dimension diachronique car les occasions de boire ont beaucoup évolué tout au long du siècle dernier, surtout à cause du développement des cabarets et des marchés à bière. L'islam et le protestantisme local ont aussi engendré une catégorie d'abstinents, les uns totaux et d'autres ayant remplacé la bière par des alcools distillés venus du sud pour les premiers alors que les seconds semblent plus rigoureux. La consommation d'alcool est ici individualisée, plus rien de collectif... Cependant, la bière de mil a continué de jouer un rôle chez les catholiques qui ont intégré la bière collective dans leurs fêtes religieuses, les missionnaires ne s'y étant pas opposés, voyant même la chose d'un assez bon œil. Mais Jolly voit aussi actuellement un désintérêt pour la bière de mil chez les jeunes, toutes religions confondues.

Le chapitre trois se penche sur les entités de la surnature et leur rapport à la bière des vivants : «La bière relie les vivants aux ancêtres, tout en les opposant aux génies, aux sorciers et aux mauvais morts, responsables de l'introduction de l'ivresse, de l'empoisonnement des consommateurs ou de la contamination du moût.» Toute la vie d'un individu, de la naissance au statut d'ancêtre est construite au travers de libations de bière à différents stades de sa fabrication et de sa maturation. Le cycle rituel annuel qui accompagne le cycle agricole est également accompagné de diverses libations. Les Dogons fabriquent leurs ancêtres à partir de la bière, ils ne communiquent pas avec eux; la bière leur permet de les pla-

cer dans cette catégorie par le truchement d'une série de rituels allant de l'offrande au sacrifice en passant par les diverses sortes de libations, toutes chargées de significations différentes. Ceux qui s'intéressent à ce problème théorique épineux de la différence entre ces deux notions, offrande et/ou sacrifice, auront intérêt à méditer ce chapitre même si l'auteur ne suggère pas de solution. Il se contente de nous présenter de riches données assorties de commentaires dogons très pertinents qui feront réfléchir ceux qui se préoccupent de cette question d'une manière plus formelle. Toujours est-il que cette multitude de rituels publics et privés sont décrits avec une grande minutie, ce qui montre une fois de plus la pertinence et la vertu des descriptions exhaustives.

Le quatrième chapitre s'intéresse aux occasions où la bière communautaire est requise, lors des fêtes annuelles qui ouvrent et ferment le cycle agricole. Les villages voisins s'invitent aussi mutuellement chaque année ainsi qu'aux levées de deuil et d'autres invitations inter-villageoises précèdent et annoncent le *sigi*, le rituel soixantenaire qui annonce un changement de génération, selon des chaînes très élaborées. Les unions matrimoniales sont ponctuées entre les parties par des dons et des contre-dons de bière d'un symbolisme très subtil dans le remplissage, complet ou non, des pots échangés. D'autres échanges de bière scellent des amitiés personnelles entre deux hommes ou entre un homme et une femme dans une relation platonique. Les fabricantes de bière commerciale, les dolotières, ont aussi une relation de dons de bière avec leurs voisins, leurs aides et leurs clients habituels.

Le chapitre cinq, joliment intitulé *Les excédents céréaliers sont-ils solubles dans l'alcool?* est une réponse aux nutritionnistes, anti-alcooliques et «développeurs» de tout poil qui pensent que la consommation de bière se fait au détriment de la société en gaspillant les calories du grain qui seraient mieux employées si elles étaient converties en nourriture solide. C'est la redoutable question théorique des surplus qui a intrigué plusieurs chercheurs en anthropologie économique. Dans une économie d'auto-subsistance, dans laquelle on assume sans preuves que la société se débat au niveau de la survie, voire de la famine, peut-il y avoir des surplus? La réponse est non pour tous ces gens qui voient l'Africain comme imprévoyant et dilapidant une part de précieuse nourriture, ce qui va l'affaiblir et le rendre encore plus indolent. Or, ce chapitre nous montre tout le contraire. Les Dogons planifient soigneusement leur production de céréales pour les bières cérémonielles d'une part et, de l'autre, pour la nourriture dans un enchevêtrement extrêmement savant. D'ailleurs, dans la région étudiée, Konsogou-donu, la plupart du grain employé pour les bières de marché, non-cérémonielles par définition, est acheté dans la plaine où il pousse mieux et coûte moins cher. Une partie du mil pour la nourriture est aussi achetée en plaine, les producteurs maraîchers de l'endroit, situés sur le plateau, préférant acheter du mil en plaine et cultiver des légumes qui rapportent davantage. Des réserves de mil cultivé localement pour les cérémonies sont constituées au fil des années pour les levées de deuil et d'autres cérémonies selon un système de

conservation et de stockage bien rodé. On ne mélange pas les catégories... Les années médiocres, les bières cérémonielles sont minimalement brassées et la bière du marché très réduite. En période de disette, un système d'entraide d'urgence est institué. Les Dogons produisent donc volontairement et très consciemment des surplus pour la consommation ostentatoire de bière lors de certaines cérémonies. L'administration de ces stocks individuellement produits est laissée au chef de lignage pour les cérémonies lignagères et à des officiels pour les distributions prestigieuses, surtout lors des funérailles du hogon, le chef sacré d'une entité territoriale.

Le dernier chapitre montre comment un homme dogon peut devenir célèbre par des distributions voyantes de bière. La richesse matérielle doit se montrer par de telles occasions. Elle peut l'être du vivant de quelqu'un, surtout s'il organise un rituel prestigieux destiné à pleurer les ancêtres collectifs de son lignage qui avaient disparu ou avaient été tués à la guerre, ou s'il est un grand chasseur ou encore un tisserand émérite. Ces distributions prestigieuses ont disparu récemment mais elles ont été reprises par les catholiques à l'occasion des mariages où le nouveau mari distribue des jarres de bière de manière ostentatoire. Après son décès, un homme sera remémoré selon les jarres de bière distribuées à ses funérailles dans lesquelles s'engloutira son héritage ainsi transformé. C'est donc la maîtrise de la bière qui confère de l'importance. Les titulaires d'offices sont ceux qui contrôlent les plus grandes distributions et les hommes ordinaires contrôlent les cadets en demandant des paiements en bière pour l'initiation des jeunes gens. Les masques exigent aussi leur tribut de bière des cadets. Les aînés contrôlent la bière mais, arrivés à ce stade, il leur faut boire modérément. Pas étonnant dans ces circonstances que beaucoup rechignent et tentent de retarder leur accession à ce stade ultime le plus tard possible. Cette maîtrise de la bière va de pair avec l'autorité diffuse qu'ont, au sommet de l'échelle, les porteurs de titres, le hogon et le *lagan*, suivis des aînés sur les cadets qui contrôlent la distribution et la consommation différentielle de la bière de mil. Mais les jeunes contestent aujourd'hui cet ordre des choses en buvant entre eux autre chose que de la bière de mil qui est, au contraire, un facteur d'émancipation sociale et économique pour les dolotières. Ces émancipations sont une manifestation d'individualisme, d'abord apparu en ville, qui rejoint aujourd'hui la campagne.

Si la bière de mil dogon permet et recommande de «boire avec esprit », ceci s'est transmué et prolongé chez l'auteur en une autre qualité. Cette bière dogon lui fait aussi « écrire avec esprit ». Le style est sûr, limpide et frais comme une bonne bière, les titres et sous-titres sont tout à fait accrocheurs et pertinents. On ne s'ennuie pas une minute à la lecture de ce gros ouvrage qui semble, à le voir, rébarbatif, mais qui se laisse déguster avec délice jusqu'à la dernière goutte.

Bertell Ollman, *Dance of the Dialectic: Steps in Marx's Method*. Urbana and Chicago: University of Illinois Press, 2003, 232 pages (paper).

Reviewer: *Christopher Krupa*
University of California, Davis

Bertell Ollman has spent the past three decades reconstructing Marx's methodology and finding the most approachable ways to present it to audiences not necessarily trained in the specialist language of Marxist philosophy. It was Ollman, after all, who in 1978 released the anti-Monopoly board game "Class Struggle" to help, says the game box, "kids from 8-80" "prepare for life in capitalist America." *Dance of the Dialectic: Steps in Marx's Method* continues this project. This book is a compilation of selections taken from Ollman's previously published books and articles, re-arranged as a general primer on the dialectical method that he claims to be both indispensable for understanding Marx's analysis and necessary now for demystifying the hidden workings of 21st-century capitalism. As a treatise on method stripped of many of the technical discussions that have long occupied Marxist scholarship (such as value), this potted version of Ollman's theories shows just how provocative his work can be for anthropologists seeking to throw *our own* methodological heritage up for reconsideration.

Ollman has always wanted to distinguish sharply between the tools investigators use to interpret social reality and those they use to explain it. With respect to Marx's work, this translates to reading the *Grundrisse* and the 1844 Manuscripts differently from *Capital* since they were written for different purposes: the former to identify the objects of analysis, the latter to help others understand these findings. Ollman is more interested in the former, where he sees Marx using dialectics like a geneticist might use a microscope, an instrument that in the right hands makes the invisible visible. The central objects thrown to light by dialectics, however, are not objects at all but relations and histories sedimented for the moment as "things." As the author explains, "Dialectics restructures our thinking about reality by replacing the commonsense notion of 'thing' (as something that has a history and has external connections with other things) with notions of 'process' (which contains its history and possible futures) and 'relation' (which contains as part of what it is its ties with other relations)" (p. 13).

Where Ollman's work becomes most useful for anthropologists is in his ability to translate this focus on "social relations as subject matter" (p. 23) from epistemology into a research program, from methodology to method, without losing any of its richness. The core sections of the book, chapters 2 through 5, offer a new coupling of Ollman's trademark "philosophy of internal relations" with the process of abstraction as an instruction for, in his words, "putting dialectics to work" (p. 59). This involves commencing a to and fro procedure which entails first of all abstracting things and social positions into the relations that constitute them, secondly tracing how the transformations of each over time involve changes in the inter-